

Juste la fin du monde Criantes amours

Charles-Henri Ramond

André Forcier. Embrasse-moi comme tu m'aimes
Numéro 304, octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83856ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ramond, C.-H. (2016). Compte rendu de [Juste la fin du monde : criantes amours]. *Séquences : la revue de cinéma*, (304), 18–19.



Juste la fin du monde

Criantes amours

Pour son sixième film, Xavier Dolan revient une nouvelle fois sur la famille, ses douleurs, ses peurs et bien entendu, ses heurts. Adapté d'une pièce de Jean-Luc Lagarce écrite il y a plus de 25 ans, **Juste la fin du monde**, doublement primé à Cannes, met en scène une galerie ébouriffante de portraits chargés d'émotivité, pris en tenaille entre leur incapacité à communiquer et leur refus de s'abandonner à la raison.

CHARLES-HENRI RAMOND

Au cinéma, les réunions familiales sont souvent l'objet d'amères confrontations. L'écartèlement de la cellule devient alors le théâtre d'explosions de joie, le révélateur de secrets enfouis, mais aussi le catalyseur de tous les types de reproches, fondés ou ressentis. Cette thématique de la réunification temporaire d'un clan distendu, déjà présente dans **Mommy**, est pour **Juste la fin du monde** l'occasion d'opérer une nouvelle incursion dans la psyché d'un groupe aux rapports troubles, plus déchirés que jamais. Le retour inopiné de Louis, le fils « prodigue » — il est dramaturge à succès — dans un lieu familial rempli de souvenirs, se résume pour lui à l'annonce d'une issue prochaine. Pour ses hôtes, voilà le moment idéal pour l'affrontement. Tensions et acrimonies ne peuvent que resurgir. Pardonnerez-t-on à ce gamin fugueur qui n'a plus donné de nouvelles, à cet ingrat ayant tourné le dos à ses proches et à qui

l'on en veut de faire preuve d'une soudaine condescendance ? Le fait qu'il soit auteur, homosexuel, libre et intello n'ajoute rien à sa cause. La déconvenue est d'autant plus profonde que l'admiration est grande.

Baigné dans le chaos de retrouvailles houleuses, le scénario, inspiré de la pièce homonyme de Jean-Luc Lagarce, intègre trois dimensions à la charge émotionnelle forte, dont les effets pervers se multiplient au contact les uns des autres : l'abandon qui doit être oublié, le ressentiment de ceux qui ont été ainsi lâchés, et le secret de Louis qui constitue la seule raison de sa réapparition. La violence latente que portent en eux ces morceaux du casse-tête convoque *de facto* à la tragédie.

Après une introduction en voix *off* qui donne immédiatement le ton, l'arrivée de ce fils imaginé sur les lieux du drame laisse place à une représentation théâtrale dans laquelle l'incompréhension

Photo : Solitudes imbriquées

et l'inconfort règneront en maîtres, ne laissant derrière eux que des individus en ruine.

Si dans cette ambiance étouffante les relations ne peuvent se résumer qu'à des hurlements de douleurs, contenus durant tant d'années de mutisme soudainement brisées sans aucune explication, de fait, l'acte de parole, de tolérance et de compassion s'inscrivent comme autant de gageures, impossibles à relever. Film d'atmosphère, **Juste la fin du monde** distille les émotions les plus contradictoires. De l'amour-obsession de la jeune sœur (Léa Seydoux) aux reproches les plus acrimonieux (le grand frère, Vincent Cassel), en passant par l'indifférence à peine voilée (la mère, Nathalie Baye) ou l'empathie sincère (la timide mais lucide Marion Cotillard), les personnages profitent de la présence de Louis pour mettre les choses au point. La fureur permanente masque les sentiments, alors que les crises incessantes se révèlent *de facto* comme seul moyen de communication.

Dans une atmosphère aussi chargée et en comparaison avec le reste de son œuvre, Dolan fait presque preuve de dénuement. Non pas que son style se soit assagi, bien au contraire, mais il s'est épuré. Certes, le raffinement visuel ou musical de certaines scènes pivots y est reconnaissable, à l'instar des adieux à travers la vitre de Louis à Pierre, l'amant, moment d'une époustouflante beauté malgré son apparente simplicité. On retrouve plusieurs références typiquement «dolaniennes», mais elles ne servent plus d'artifice, à l'exclusion de la séquence finale mue par un symbolisme excessif. L'emploi de «tounes québécoises» (ici c'est un tube planétaire du groupe moldave O-Zone), surabondant dans ses précédents longs métrages, s'estompe progressivement. Son goût prononcé pour les prises de bec ébouriffantes, devenues cultes depuis l'esclandre téléphonique d'Anne Dorval dans **J'ai tué ma mère**, forment la seule arme de défense du martyrisé (Vincent Cassel). Même diminuée, cette touche inimitable force le constat d'une maîtrise affinée, faisant de ce sixième opus le plus accompli, d'autres diront plus mature, du jeune auteur québécois.

Déjà fortement remarqué dans **Mommy**, mais peut-être plus pour sa particularité technique, le duo Dolan/Turpin montre à nouveau toute l'étendue de son art, atteignant une forme de plénitude certaine. Plus resserré sur ses personnages que ne l'était **Tom à la ferme**, auquel il a été comparé, **Juste la fin du monde** se concentre sur le huis clos, imbriquant ses solitudes dans les différents espaces reclus d'un rassurant bungalow de banlieue. Deux ou trois pièces fermées, un salon pas très grand, une pergola verdoyante, sans oublier l'habitable exigu de la voiture qui servira de receleur à une confrontation épique entre Louis et son frère. Le contact est rapproché, immédiat. L'univers est étouffant. L'image cadenas les visages, les nuques, les petits détails qui sautent aux yeux de ceux qui ne se reconnaissent pas. Et seuls quelques rares moments de liberté apparaissent comme des instants volés à l'autre, à son affrontement et son jugement. Pour évoquer l'incertitude, le doute de ses protagonistes, Dolan

alterne le gros plan, la plongée ou la contre-plongée et lorsqu'il élargit le cadre, il nous permet d'entrevoir la possibilité d'une pacification des sentiments, située quelque part dans le hors champ. Mais très vite, l'étau se resserre et enferme de nouveau les personnages.

Appuyant la richesse formelle de la réalisation, qui nous fait très tôt oublier ses faux airs de théâtre filmé, **Juste la fin du monde** est porté par des performances d'acteurs hautes en couleurs. Cependant, si cette distribution de stars — qui aura sans doute plus de succès dans l'Hexagone qu'au Québec — est éclatante, elle installe par son jeu excessif une barrière empêchant d'adhérer pleinement à ces déclarations d'amour criardes. Ne véhiculant émotion et empathie qu'avec parcimonie,



La mutique et le martyr

en les contredisant souvent par l'humour ou le sarcasme, les psychodrames à répétition ne laissent que peu de répit. Paraissant forcés, certains dialogues aux consonances franco-françaises des années 90 n'aident en rien à diminuer l'éloignement. En outre, par l'exagération dont ils font preuve, les personnages évoluent à la limite de la caricature et de la crédibilité : Nathalie Baye en Parigote gouailleuse surmaquillée, incapable de démontrer l'étendue de sa tendresse maternelle autrement qu'en le dénaturant, en dehors d'une scène touchante où elle est seule avec son fils, et Vincent Cassel en grand frère délaissé dont les hurlements acrimonieux ressemblent à s'y méprendre au parfait dictionnaire de tirades assassines. Heureusement, sur une note plus juste, plus retenue, Léa Seydoux et Marion Cotillard offrent des rôles moins distants, venant de justesse atténuer notre sentiment d'avoir été rigoureusement tenu à l'écart de cette nouvelle hystérie familiale.

★★½

■ IT'S ONLY THE END OF THE WORLD | **Origine** : France-Canada [Québec] – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 37 – **Production** : Xavier Dolan, Nancy Grant, Sylvain Corbeil, Nathanaël Karmitz, Elisha Karmitz, Michel Merkt – **Réalisation et Scénario** : Xavier Dolan, d'après la pièce homonyme de Jean-Luc Lagarce – **Images** : André Turpin – **Mont.** : Xavier Dolan – **Mus.** : Gabriel Yared – **Concept. vis.** : Colombe Raby – **Avec** : Gaspard Ulliel (Louis), Nathalie Baye (la mère), Vincent Cassel (Antoine), Marion Cotillard (Catherine), Léa Seydoux (Suzanne) – **Dist./Contact** : Les Films Séville